



THE UNIVERSITY *of* EDINBURGH

Edinburgh Research Explorer

Pour une réévaluation des frontières nationales dans la linguistique des années 1930-60

Citation for published version:

Joseph, JE 2013, 'Pour une réévaluation des frontières nationales dans la linguistique des années 1930-60', *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 3, pp. 1-8. <<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/joseph.pdf>>

Link:

[Link to publication record in Edinburgh Research Explorer](#)

Document Version:

Publisher's PDF, also known as Version of record

Published In:

Histoire Épistémologie Langage

Publisher Rights Statement:

© Joseph, J. E. (2013). Pour une réévaluation des frontières nationales dans la linguistique des années 1930-60. *Histoire Epistemologie Langage*, 3, 1-8.

General rights

Copyright for the publications made accessible via the Edinburgh Research Explorer is retained by the author(s) and / or other copyright owners and it is a condition of accessing these publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

Take down policy

The University of Edinburgh has made every reasonable effort to ensure that Edinburgh Research Explorer content complies with UK legislation. If you believe that the public display of this file breaches copyright please contact openaccess@ed.ac.uk providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.



John E. Joseph

Université d'Édimbourg

Pour une réévaluation des frontières nationales dans la linguistique des années 1930-60

Dans mon travail de linguiste je m'intéresse aux questions d'identité, y compris aux identités nationales et religieuses, au fait d'appartenir à ces 'communautés imaginées', comme Benedict Anderson appelle les nations (Anderson 1991, Joseph 2004). La définition s'applique aussi aux religions, et aux écoles linguistiques. En fait, les parallèles entre les sectes religieuses et les écoles linguistiques sont frappants. Dans le cas de la polémique sur le *filioque* au cœur de la division entre le christianisme orthodoxe et le christianisme occidental, un seul mot fait toute la différence. Les linguistes aussi sont divisés sur les questions du réalisme contre le nominalisme, et du libre arbitre contre l'automatisme, et sur les origines premières, autant que le sont les théologiens.

Le paysage des religions principales a été élaboré à une époque où la notion moderne de nation n'était que le rêve de quelques hommes. Souvent les divisions sectaires ont surgi avec les manifestations de la nationalité, en particulier dans le monde protestant. On parle du catholicisme français par opposition, par exemple, à ses contreparties irlandaises ou polonaises, mais au niveau doctrinal ils sont un, et je doute que l'on puisse affirmer que le catholicisme irlandais, le protestantisme irlandais, le Judaïsme irlandais et l'Islam irlandais ont plus de points communs que de différences en vertu du fait qu'ils sont irlandais.

Je crois que chacun peut voir des analogies avec l'histoire de la linguistique, mais la différence principale est le manque de quelque chose de comparable à la structure institutionnelle du christianisme ou de l'Islam actuel, et c'est encore plus frappant si on pense à l'église catholique ou à l'Islam avant la dissolution du Califat. Dans aucun pays la linguistique ne s'est développée à partir d'un centre, avec une école 'officielle' plutôt que par des écoles conçues comme groupements d'affinité. À de rares exceptions près, comme l'URSS dans les années 30 et 40, et la France entre les deux guerres, et toujours pendant une partie des années 50, bien que les fissures soient déjà apparues. Encore aujourd'hui un étranger a l'impression que, bien que la recherche française soit fortement diverse, les structures sont beaucoup plus centralisées et dirigistes que dans les autres grands pays, où il y a divers centres de recherche et d'enseignement qui se trouvent plus directement en concurrence l'un avec l'autre. Bon nombre d'entre eux offrent leur propre théorie ou leur méthode particulière de préférence à celles de l'université voisine. Ce phénomène n'est pas absent ici en France, naturellement, même ou particulièrement parmi les universités de Paris — mais c'était la norme beaucoup plus tôt en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, au Canada etc. Leipzig n'a jamais été l'Allemagne, ni Yale ou le MIT les États-Unis, de la même manière que Paris a été la France. Leipzig et les autres ont atteint l'excellence par le jeu de la concurrence.

Pour enseigner ou pour écrire l'histoire d'un champ académique il faut des catégories, et les catégories imposent la simplification. Écrire l'histoire du structuralisme est difficile parce que beaucoup de gens classés comme structuralistes ont refusé l'étiquette, parfois se voyant comme directement opposé à ce que le structuralisme représentait pour eux. Tel a été le cas d'Althusser, et de Chomsky, identifié par Piaget (1968) comme figure cardinale du structuralisme —à juste raison selon moi, même si, dès 1964 à peu près, Chomsky s'est placé en opposition aux figures principales de ce qu'on appelle maintenant le 'structuralisme américain'. Mon propre directeur de thèse, Ernst Pulgram, dont le travail m'a toujours paru aussi structuraliste qu'il est possible d'être, a toujours maintenu qu'il n'est pas structuraliste et qu'il n'en a jamais été un. Pour lui cela implique l'acceptation de

toute une série de croyances qu'il ne partage pas. Il se voit comme éclectique, prenant ce qui est bon dans le structuralisme et le combinant avec ce qu'il trouve bon dans la philologie traditionnelle, dans le néogrammairisme, dans l'idéalisme de Vossler et Spitzer, même dans diverses écoles de critique littéraire.

Alors, que faire dans un tel cas ? Ignorer les vues raisonnées et bien articulées de la personne que nous rangeons dans une certaine catégorie ? Ce serait l'équivalent de l'ethnologue qui ne tient aucun compte de ce que les membres de la culture qu'il étudie croient à propos d'eux-mêmes, ce qui est une approche qu'on n'accepte plus. D'autre part, si les critères que j'emploie pour définir le structuralisme sont différents de ceux qui étaient importants pour Althusser ou pour Chomsky, je ne suis pas obligé d'abandonner mon analyse parce que le sujet la réfute — il peut avoir des motifs particuliers pour agir ainsi, et cela devient mon travail de comprendre ces motifs, et de justifier l'exactitude de mon analyse malgré les affirmations contraires du sujet.

En plus, il ne faut pas oublier que la catégorisation se produit nécessairement après les événements qu'on essaie de classer. Les historiens économiques et sociaux acceptent maintenant sans question l'observation faite par Eric Hobsbawm que le malaise politique engendré par une dépression économique commence toujours après que la dépression elle-même a déjà touché le fond et que le rétablissement a commencé. Pour des raisons qui sont encore discutées, la perception que les choses descendent en spirale de mal en pis se manifeste après qu'elles ont vraiment cessé de se détériorer. Je ne propose pas qu'il y ait un parallèle direct entre les développements de la linguistique et des sciences économiques, là où les analogies significatives s'établissent mieux avec la religion. Mais si nous trouvons une anomalie entre la façon dont les gens ont perçu ce qui se passait au moment de l'événement, et la façon dont nous le percevons longtemps après, cela vaut la peine de se rappeler que la perception au moment de l'événement est elle-même *post facto*. Les participants ont une autorité unique dans leur témoignage sur les événements, d'accord, mais il est inévitable que leur perspective soit partielle et partielle. L'histoire sérieuse doit être une collaboration entre le témoignage de ceux qui ont été des auteurs de l'histoire, sous quelque forme que ce soit, et le travail interprétatif de l'historien. C'est aussi vrai des comptes rendus journalistiques que de l'archéologie préhistorique.

Il y a une douzaine d'années j'ai reçu un manuscrit à évaluer pour *Language*, la revue de la Linguistic Society of America, un manuscrit écrit par un linguiste qui avait été formé par les étudiants de Bloomfield et de Sapir, et qui prétendait que la linguistique américaine n'avait subi aucune influence importante de la part de la linguistique européenne du 20^e siècle. L'article soutenait que la linguistique américaine était totalement 'made in USA', ne devant rien à des étrangers, et que les quelques citations d'Européens qu'on trouve chez les linguistes américains étaient superficielles, ou même qu'elles représentaient des cas où les Américains avaient reconnu les emprunts que leur avaient fait les Européens. C'est exactement la sorte de chose qu'adorent la plupart de mes compatriotes américains, et le rédacteur de la revue fut vraiment surpris quand j'ai rapporté que l'article, bien que travaillé et écrit d'une manière élégante, était, selon moi, sans valeur. Mes propres discussions depuis les années 70 avec les étudiants de Bloomfield et de Sapir, et avec d'autres de mes professeurs de la même génération tels que Pulgram, qui étaient des émigrés européens, m'avaient donné une impression tout à fait différente, celle de la constance et de l'ardeur des idées. Il y avait des désaccords et des conflits, bien sûr, mais ce sont aussi des moteurs de l'échange intellectuel, qui fournissent des arguments non pour, mais contre la sorte d'insularité que le manuscrit suggérait.

L'auteur de ce manuscrit a reconnu comme une objection possible à sa thèse un article paru en 1987 sous la plume de J Milton Cowan, ancien étudiant de Bloomfield, dans un numéro spécial de *Historiographia Linguistica* pour le centenaire de la naissance de Bloomfield. Dans cet article, intitulé "The Whimsical Bloomfield" (le Bloomfield spirituel), Cowan a fait publier pour la première fois le texte de plusieurs cartes postales que Bloomfield lui avait envoyées dans les années 30 et 40, bon nombre d'entre elles assez égrillardes. Mais il a également inclus une carte, datée du 15 janvier 1945, dans laquelle, après avoir proposé quelques corrections à la grammaire du russe que Cowan écrivait pour l'Armée américaine, Bloomfield se plaignait en ces termes :

Denunciations are coming thick & fast; I expect to be completely discredited by the end. There is a statement going round that de Saussure is not mentioned in my *Language* text book (which reflects his *Cours* on every page). Also that it does not deal with *meaning* — it seems there is no chapter on this topic. I do not intend to give any recognition to falsehood of this kind or to discourses which contain them or are based on them. (Cowan 1987, 29; voir Joseph 2002, 135)

[Les dénonciations arrivent sans cesse; je compte être à la fin complètement discrédité. Une rumeur circule selon laquelle Saussure n'est jamais mentionné dans mon manuel *Language* (qui reflète son *Cours* à chaque page). On dit aussi qu'il ne traite pas de la *signification* — il paraît qu'il n'y a aucun chapitre sur ce sujet. Je

n'ai pas l'intention de répondre à de tels mensonges ou aux discours qui les contiennent ou sont basés sur eux.]

La parenthèse dans laquelle Bloomfield indique que son chef-d'œuvre reflète le *Cours de linguistique générale* de Saussure à chaque page m'avait étonné quand je l'avais lue en 1987. Dans la communication que j'ai faite cette année-là au colloque que la Linguistic Society of America avait organisé pour marquer le centenaire de la naissance de Bloomfield, j'ai commencé par ce texte, le juxtaposant avec quelque chose que Roy Harris avait écrit la même année dans son livre *Reading Saussure*. Harris remarque que, tandis que dans son compte rendu du *Cours* de 1923 Bloomfield "acknowledges Saussure as the founder of modern general linguistics" (reconnaît Saussure comme le fondateur de la linguistique générale moderne, Harris 1987, xii-xiii), dans son livre de dix ans plus tard "Saussure is given a single passing mention in an introductory chapter on the history of linguistics" (Saussure est mentionné une seule fois, en passant, dans un chapitre d'introduction sur l'histoire de la linguistique, *ibid.*, xii). Harris interprète ainsi ces faits :

The reason for the disparity between Bloomfield's eulogy of Saussure in 1923 and his virtual dismissal of Saussure ten years later is not difficult to explain. The Bloomfield of the 1923 review is Bloomfield in his pre-behaviourist period [...]. But ten years later Bloomfield had rejected Wundt in favour of Watson. His reading of Saussure had altered accordingly. Saussure was now read not as the adventurous founder of modern linguistics, but as a perpetuator of the endemic psychologism of late-nineteenth-century approaches to language. That later Bloomfieldian reading was to dictate the relationship between American and European versions of structuralism for the next quarter of a century. (*ibid.*, xiii)

[Il n'est pas difficile d'expliquer la raison de la disparité entre l'éloge que Bloomfield fait de Saussure en 1923 et sa mise à l'écart virtuelle dix ans après. Le Bloomfield du compte-rendu de 1923 est dans sa période pré-behaviourist [...]. Mais dix ans après Bloomfield avait rejeté Wundt en faveur de Watson. Sa lecture de Saussure avait changé en conséquence. Il lisait maintenant Saussure non pas comme le fondateur aventureux de la linguistique moderne, mais comme le continuateur du psychologisme endémique des approches linguistiques de la fin du dix-neuvième siècle. Cette seconde lecture de Bloomfield devait dicter les relations entre les versions américaines et européennes du structuralisme pour le quart de siècle suivant.]

J'ai dit franchement dans mon intervention que je ne trouvais pas de justifications aux jugements de Harris. Après le colloque, un grand homme, un peu frêle, avec une belle chevelure blanche, s'est approché de moi, presque timidement, pour me confier que, selon lui, j'avais raison. C'était Rulon Wells, qui en 1947 avait écrit la première étude sur Saussure faite par un Américain depuis ce qu'avait écrit Bloomfield dans les années 20. Il me dit quelque chose que je ne savais pas, que Bloomfield avait non seulement lu le manuscrit de cet article, mais qu'il l'avait approuvé chaleureusement et a fourni ses propres commentaires. En même temps, d'autres étudiants de Bloomfield qui étaient présents au colloque, comme Charles Hockett et Kenneth Pike, se montrèrent plutôt fâchés après mon exposé, peut-être simplement parce que j'avais montré par quels subtils tours rhétoriques Bloomfield (1927) prouvait que, quand Saussure dit *signifiant* et *signifié*, il veut en fait parler de stimulus et réponse — autrement dit, que Saussure était un behaviouriste sans le savoir. Même ces étudiants de Bloomfield qui vénéraient leur maître devaient reconnaître qu'il exagérait un peu.

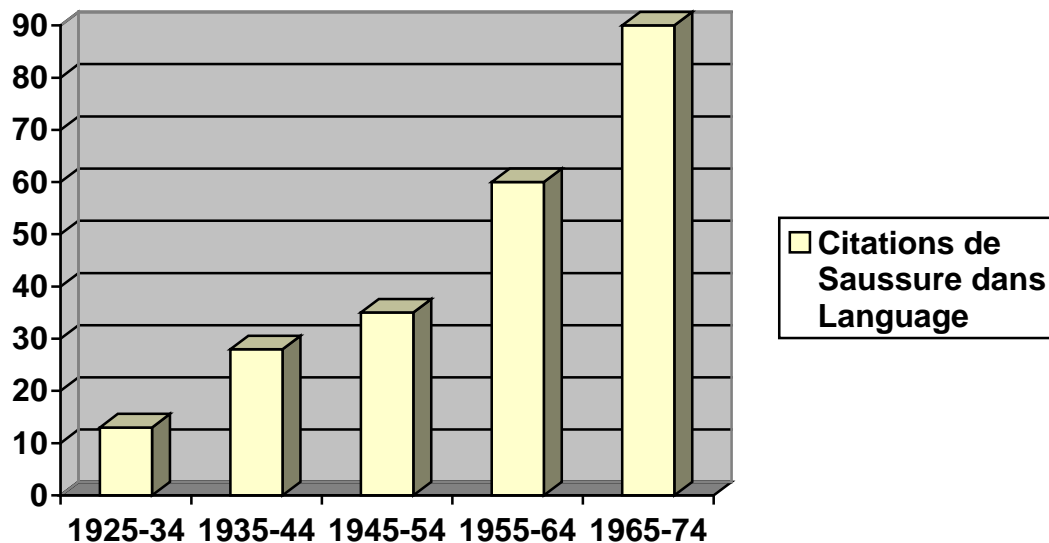
Pour en revenir au manuscrit que j'ai dû critiquer : son auteur y commentait ce que Bloomfield avait écrit sur la carte postale à Cowan, ainsi que mes propres réflexions. L'auteur en avait une interprétation tout à fait différente de la mienne, à savoir que, ce texte étant paru dans un article intitulé "le Bloomfield spirituel", son contenu devait être ironique. Bloomfield plaisantait en disant que chaque page de *Language* reflète l'influence de Saussure; sa vraie intention était de dire qu'il n'y a aucune influence du tout. Je dois avouer que je n'avais pas pensé à cette interprétation. Par instinct je la trouvais invraisemblable. Oui, il y a de l'ironie dans le texte — je doute que Bloomfield ait vraiment peur d'être "à la fin complètement discrédité", et les accusations qu'il cite, que Saussure n'est pas mentionné dans *Language* et qu'il ne traite pas de la signification, sont fausses. Le livre mentionne bien Saussure à la page 19, et son neuvième chapitre est intitulé "La signification". La carte postale adressée à Cowan démontre l'absurdité de ces deux accusations. Celle d'inattention à la signification est facile à ridiculiser, étant donné que Bloomfield a consacré un chapitre entier à ce sujet. Quant au prétendu manque de mention de Saussure, il est faux au sens strict, étant donné la citation, mais cela ne suffit pas à rendre l'accusation absurde. Pour ce faire Bloomfield précise ce que le lecteur qui porte une telle accusation aurait dû remarquer — à savoir, que l'influence de Saussure se reflète dans chaque page.

Mais comment être sûr de cela ? J'ai fait ce qui était le plus simple à faire, mais que l'auteur du manuscrit n'avait pas fait : j'ai téléphoné à Cowan. Je lui ai lu la partie du manuscrit qui juge spirituels et ironiques les commentaires de

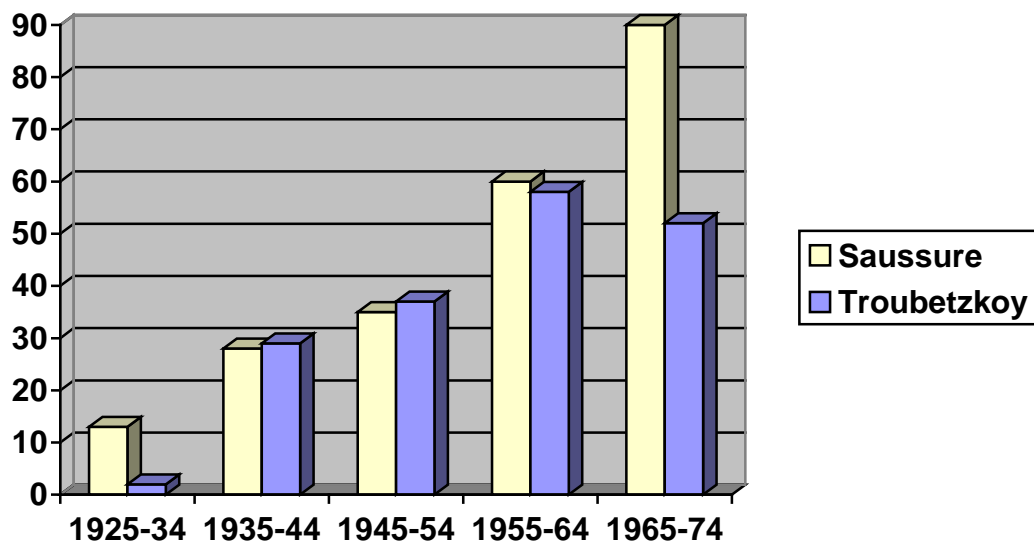
Bloomfield sur l'influence de Saussure, et je lui ai demandé s'il pensait que telle aurait pu être l'intention de Bloomfield. Je me souviens qu'il est resté silencieux pendant quatre ou cinq secondes, un silence significatif dans une conversation téléphonique. Alors il a dit avec force, "Non. Il voulait sincèrement dire ce qu'il a dit au sujet de l'influence de Saussure. Quand Bloomfield plaisantait, on le savait; quand il parlait sérieusement, c'était absolument sérieux".

Bien que cela ait confirmé ma propre interprétation, le problème restait de comprendre comment cette idée avait pu naître que les linguistiques américaine et européenne avaient suivi des développements séparés. Mon hypothèse est celle-ci : tandis que les linguistes d'avant la Guerre Froide se lisaient beaucoup à travers les frontières linguistiques et nationales, dès la fin de la deuxième guerre mondiale, et en suite à travers les années 1950 pour atteindre un sommet au milieu des années 1960, un certain séparatisme commença à se développer. Ce séparatisme, bien qu'il n'ait jamais été complet, produisit une situation dans laquelle de moins en moins de linguistes, à la fin peut-être une minorité, faisaient attention aux traditions autres que la leur. En même temps, le mythe d'un séparatisme originaire est projeté rétrospectivement sur le passé, et cela fait partie du processus par lequel on crée des catégories pour simplifier l'histoire d'un champ afin de l'enseigner.

En cherchant la confirmation que quelque chose de ce genre s'est passé, j'ai relevé des données originales sur les citations de trois importants linguistes européens dans la revue *Language* pendant les 50 premières années de son histoire. D'abord, les références à Ferdinand de Saussure :

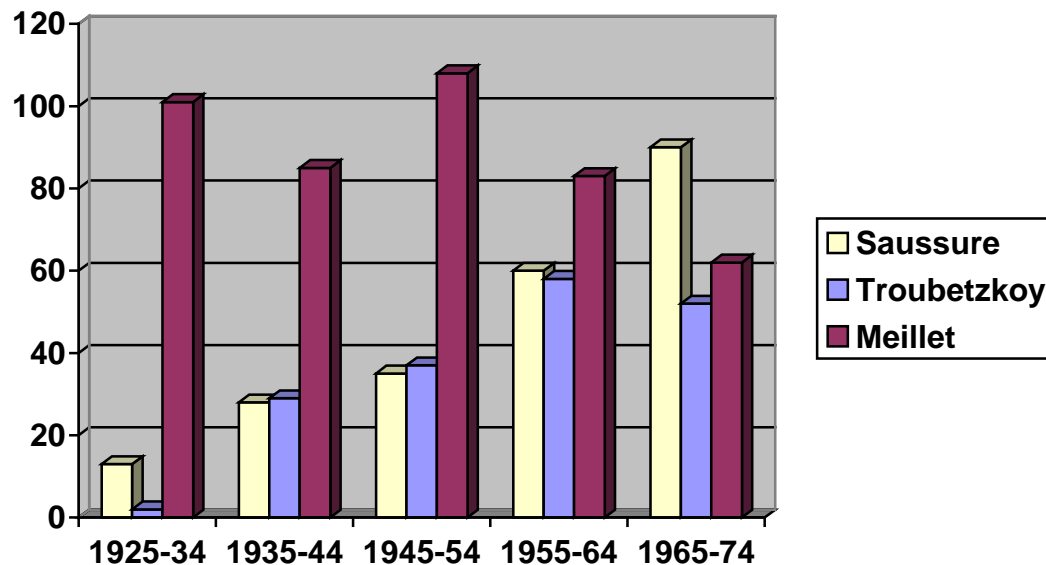


Il y a naturellement beaucoup de faits additionnels à considérer, par exemple que les numéros de *Language* sont devenus plus épais au cours des années, mais néanmoins ces chiffres m'étonnent. Je n'avais pas prévu une croissance aussi régulière, encore moins une courbe d'accélération — due en partie, sans doute, à la publication en 1959 de la traduction anglaise du *Cours*. À première vue, au moins, ces données infirment l'idée que la linguistique américaine était complètement "made in USA", sans aucune contribution significative de l'Europe. Mais Saussure est-il un cas unique ? J'ai fait la même recherche sur les références à Troubetzkoy, avec les résultats suivants :

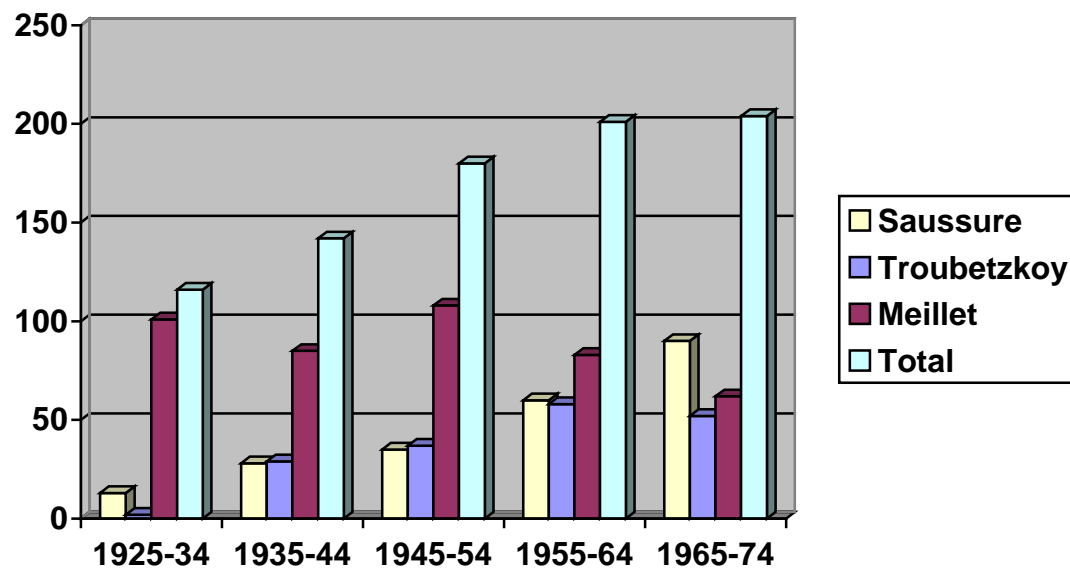


Pendant les principales années en question, à savoir les trois décennies au centre de ce schéma, les résultats sont presque identiques. Avant 1935 l'oeuvre de Troubetzkoy n'était évidemment pas très connu aux États-Unis. La baisse dans la dernière période est surprenante, étant donné que la traduction anglaise de ses *Principes de Phonologie* a paru en 1969 ; et cette baisse met encore plus en relief la grande fréquence des citations de Saussure dans la même période.

Regardons maintenant les citations de Meillet pendant les mêmes années.



Je n'avais pas prévu cela du tout, ni le nombre élevé de citations dans les deux premières décennies, beaucoup plus nombreuses que celles des deux autres linguistes, ni le point culminant dans la troisième décennie, ni le chiffre encore assez élevé de 1965-74, où finalement Saussure le dépasse. Si on combine les nombres pour les trois linguistes, on trouve ceci :



Il y a une progression constante des citations de 1925 à 1964, suivie d'un plateau juste au moment où les linguistes en France commencent à prêter une attention sérieuse à la linguistique américaine, d'abord à Chomsky, puis à Bloomfield et ses étudiants — autrement dit, au moment même où les barrières nationales semblent s'abaisser, et quand le mythe d'un séparatisme originaire commence à prendre racine.

Il va sans dire que de vraies différences culturelles séparent la linguistique en langue française et en langue anglaise à l'époque. J'ai récemment recherché les conceptions de l'abstrait et du concret dans les deux traditions (Joseph 2005), et j'ai trouvé un clivage important. George Orwell, dans son essai sur "La politique et la langue anglaise" :

What is above all needed is to let the meaning choose the word, and not the other way about. [...] When you think of a concrete object, you think wordlessly, and then [...] hunt about till you find the exact words that seem to fit it. When you think of something abstract you are more inclined to use words from the start, and unless you make a conscious effort to prevent it, the existing dialect will come rushing in and do the job for you, at the expense of blurring or even changing your meaning. (Orwell 1998 [1946], 428-430)

[Ce qu'il faut surtout, c'est laisser la signification choisir le mot, et non pas le contraire. [...] Quand on pense à un objet concret, on pense sans paroles, et alors [...] on chasse ici et là jusqu'à ce que l'on trouve les mots exacts qui semblent justes. Quand on pense à quelque chose d'abstrait on est plus enclin à employer des mots dès le début, et à moins qu'on fasse un effort conscient pour l'empêcher, le dialecte existant se précipitera pour faire le travail, rendant la signification moins claire ou même la changeant.]

Dans une direction semblable, Ogden et Richards, dans *The Meaning of Meaning* (1923), rejettent la conception saussurienne du signe linguistique parce qu'elle découpe le signifié des choses 'concrètes' qu'on peut observer empiriquement et vérifier :

Unfortunately this theory of signs, by neglecting entirely the things for which signs stand, was from the beginning cut off from any contact with scientific methods of verification. De Saussure, however, does not appear to have pursued the matter far enough for this defect to become obvious. (Ogden and Richards 1923, 8)

[Malheureusement cette théorie des signes, en négligeant entièrement les choses que les signes représentent, était dès le début coupée de tout contact avec les méthodes scientifiques de vérification. De Saussure, cependant, ne paraît pas avoir poursuivi le sujet assez loin pour que ce défaut devienne évident.]

Dans leur ‘triangle’ sémantique le troisième point est le référent, ce qui enracine le signifié dans le réel, protégeant le signifié contre toutes les tentatives de manipulation que favorise l’abstraction. Quel contraste avec ce que Bréal a écrit dans l’*Essai de sémantique* :

S’il fallait dire où réside la supériorité des langues indo-européennes, je ne la chercherais pas dans le mécanisme grammatical, ni dans les composés, ni même dans la syntaxe : je crois qu’elle est ailleurs. Elle est dans la facilité qu’ont ces langues, et depuis les temps les plus anciens que nous connaissons, à créer des noms abstraits. (Bréal 1897: 273)

Une génération plus tard, chez Meillet, tout ce qui a changé c’est que le point de vue panchronique de Bréal sur la capacité pour l’abstraction des langues indo-européennes s’est transformé en perspective évolutive. Dans son exposé sur “Le caractère concret du mot”, présenté et discuté à la Société de Psychologie en 1922 et publié dans le *Journal de Psychologie* l’année suivante, Meillet écrit :

Le français a un mot « loup » invariable, dont la forme est toujours la même, quelle que soit la phrase où ce mot figure, quelle que soit la façon dont on envisage l’animal [...]. En latin au contraire, il n’y a à vrai dire aucun mot qui signifie « loup » ; si l’on veut dire que « le loup est venu », on aura la forme : *lupus* ; si l’on voit des loups : *lupos* [...], etc. On ne peut pas considérer l’une quelconque de ces formes comme étant le nom du « loup » plutôt que les autres. [...U]n Romain n’était pas capable de nommer « le loup en soi » [...] La tendance universelle du langage, au cours de la civilisation, a été de donner au nom un caractère de plus en plus indépendant de tous ses emplois particuliers. (Meillet 1936 [1923], 2.11-13)

Dans la discussion, Meillet insiste sur le fait que le développement des langues doit aller du concret vers l’abstrait, et que, par conséquent, “La mentalité d’un Indo-Européen diffère tout à fait d’un moderne” (ibid., 17). Quand Émile Borel observe que “Cette différence de la mentalité concrète à la mentalité abstraite se retrouve même entre contemporains. Nous avons un langage scientifique qui n’est pas le même que celui des physiciens d’outre Manche”, Meillet est tout à fait d’accord : “L’Anglais parle des faits qu’il observe et ne s’attache pas d’ailleurs à en donner une formule toujours la même”, là où le Français s’attache avant tout à la précision d’expression (ibid., 18). Orwell n’aurait pas pensé autrement, mais il aurait tiré la conclusion contraire sur l’évolution culturelle. C’est important quand l’on considère le rôle de l’*abstraction* dans la perception de ce que serait le structuralisme.

Ces extraits illustrent un principe que j’ai trouvé un peu partout, à savoir que l’esprit britannico-américain préfère le concret comme étant fondé dans la réalité et ainsi capable d’échapper à la folie de l’abstraction libre, là où l’esprit continental préfère l’abstrait en tant que produit d’un niveau intellectuel plus élevé, que ce soit dans une langue particulière ou dans l’individu. Mais la préférence britannico-américaine que j’ai décrite ici se trouve sous une forme plus forte et plus claire dans la Grande-Bretagne d’Orwell, d’Ogden et de Richards, que dans l’Amérique de tant d’immigrés continentaux, y compris avec la grande vague des réfugiés de l’Allemagne des années 1930.

Aujourd’hui c’est une idée reçue qu’il y a eu une période de ‘structuralisme américain’ durant les années 1930 à 1960 environ, dominée par Bloomfield et Sapir et terminée par Chomsky. Mais le concept de ‘structuralisme américain’ date des années 1970, spécifiquement de Hymes et Fought (1975). Dans le chapitre intitulé “How Structuralist Was ‘American Structuralism’ ?” (À quel degré le structuralisme américain était-il structuraliste ?) de Joseph (2002), je prétends que la linguistique américaine n’est devenue vraiment structuraliste qu’après l’arrivée de Roman Jakobson à New York en 1941 — ou bien, puisque peu de gens considèrent Jakobson comme un Américain, quoiqu’il ait passé plus que la moitié de sa vie en Amérique, que le structuralisme américain commence quand ses conceptions fondamentales de la langue furent naturalisées par son protégé Noam Chomsky. Mais en fin de compte ce dont je veux vous convaincre, c’est que ces catégories sont des artifices commodes, et que le travail de l’historien est de les interroger et de les problématiser constamment. Autrement — et en disant ceci je risque de me faire l’écho de la contribution particulièrement européenne qu’ont faite Sapir et Whorf au ‘structuralisme américain’ — autrement on court le danger de laisser les catégories diriger notre pensée.

Note : Je remercie M. Jean Verrier pour l’aide qu’il m’a apportée dans la rédaction de cet article.

Bibliographie

- ANDERSON, B. (1991). *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 2^e éd., London et New York, Verso.
- BLOOMFIELD, L. (1923). Compte rendu de Saussure (1922), *Modern Language Journal* 8, 317-319. (Réimpr. dans Hockett éd. 1970, 106-108.)
- BLOOMFIELD, L. (1927). "On Recent Work in General Linguistics", *Modern Philology* 25, 211-230. (Réimpr. dans Hockett éd. 1970, 173-190.)
- BLOOMFIELD, L. (1933). *Language*, New York, Henry Holt.
- BREAL, M. (1897). *Essai de sémantique : Science des significations*, Paris, Hachette.
- COWAN, J M. (1987). "The Whimsical Bloomfield", *Historiographia Linguistica* 14, 23-37.
- HARRIS, R. (1987). *Reading Saussure : A Critical Commentary on the Cours de linguistique générale*, London, Duckworth.
- HYMES, D. et FOUGHT, J. (1975). "American Structuralism", *Current Trends in Linguistics*, Sebeok, T. A. (éd.), La Haye, Mouton, 13, 903-1176.
- JOSEPH, J. E. (2002). *From Whitney to Chomsky : Essays in the History of American Linguistics*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- JOSEPH, J. E. (2004). *Language and Identity : National, Ethnic, Religious*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire et New York, Palgrave Macmillan.
- JOSEPH, J. E. (2005). "Concrete Language and Madness in Psychiatry and Linguistic Thought, 1938-46", communication lue à la réunion de la North American Association for the History of the Language Sciences, Oakland, Cal., 6-8 janvier.
- MEILLET, A. (1923). "Le caractère concret du mot", *Journal de Psychologie*, 246sq. (Réimpr. dans *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, H. Champion, 1936, II, 9-13.)
- OGDEN, C. K. et RICHARDS, I. A. (1923). *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner; New York, Harcourt, Brace.
- ORWELL, G. (1946). "Politics and the English Language", *Horizon* 13, n° 76 (avril), 252-265. (Réimpr. dans *The Complete Works of George Orwell*, t. 17: *I Belong to the Left : 1945*, Davison, P. (éd.), London, Secker & Warburg, 421-432.)
- PIAGET, J. (1968). *Le structuralisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SAUSSURE, F. DE (1922). *Cours de linguistique générale*, Bally, C. et Sechehaye, A. (éds), 2^e éd., Paris & Lausanne, Payot.
- TROUBETZKOY, N. S. (1939). *Grundzüge der Phonologie*, Prague, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, n° 7.
- WELLS, R. S. (1947). "De Saussure's System of Linguistics," *Word* 3, 1-31.